

Jacques Le Brun, *Les Opuscules spirituels de Bossuet. Recherches sur la tradition nancéienne*, Annales de l'Est, Faculté des lettres et des sciences humaines de l'University de Nancy, mémoire no 38, 1970, 148 p.

Gérard Dumouchel

Volume 4, numéro 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500203ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500203ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumouchel, G. (1971). Compte rendu de [Jacques Le Brun, *Les Opuscules spirituels de Bossuet. Recherches sur la tradition nancéienne*, Annales de l'Est, Faculté des lettres et des sciences humaines de l'University de Nancy, mémoire no 38, 1970, 148 p.] *Études littéraires*, 4(3), 363–365.  
<https://doi.org/10.7202/500203ar>

lequel il incite le monde entier à s'adonner à l'amour, sous peine d'excommunication. Voilà, selon M. Piehler, la « vertu » que prêche Genius. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas précisément en harmonie avec la doctrine officielle de l'Église du XIII<sup>e</sup> siècle.

Maintenant que ce tour d'horizon est terminé, nous sommes peut-être mieux en mesure de comprendre le plan de l'ouvrage de M. Piehler. Après deux chapitres d'introduction, consacrés à l'exposition du but poursuivi, de la méthode de recherche et du plan (p. 7), l'A. passe à l'étude du *De consolatione Philosophiae* de Boèce (chap. III). Il en dégage son schéma psychothérapique et le procédé allégorique de la personification, qu'il applique ensuite au *De planctu Naturae* d'Alain de Lille (chap. IV). Suivent deux chapitres (V et VI) où l'A. s'arrête à ce qui, si nous en croyons le titre de l'ouvrage, constitue l'essentiel du sujet : le paysage allégorique ou *locus animae*. Ces chapitres servent à la fois d'introduction à l'étude de *la Divine Comédie* de Dante (chap. VII) et de *Pearl* (chap. VIII) et de transition entre les deux parties de l'ouvrage. Nous noterons enfin que chacune des deux « introductions » se compose de deux chapitres et constituent à elles seules la moitié de l'ouvrage, ainsi que son aspect théorique. Il s'agit d'un plan « passif », c'est-à-dire qu'il n'« organise » pas les œuvres allégoriques qu'il étudie, mais suit la courbe de leur développement chronologique. Ainsi, l'ouvrage de M. Piehler, qui se voudrait une étude de synthèse du genre allégorique, n'arrive pas toujours à dépasser la simple analyse d'œuvres, analyse d'ailleurs trop souvent sommaire et qui donne l'impression que l'A. n'a

pas su transcender son sujet. Nulle part il ne justifie le choix des œuvres qu'il a retenues.

Nous terminerons sur un dernier regret, que l'A. n'ait pas jugé bon de faire suivre son travail d'une bibliographie des ouvrages cités, qu'un *index* ne saurait en aucun cas remplacer. Une table analytique des matières eût d'ailleurs rendu cet *index* inutile.

Ceci dit, nous continuons à croire en l'utilité d'un tel travail et en la valeur du point de vue auquel y est soumis le procédé tellement complexe de l'allégorie médiévale.

Yvan G. LEPAGE

Université de Moncton

□ □ □

Jacques LE BRUN, **les Opusculs spirituels de Bossuet. Recherches sur la tradition nancéienne**, *Annales de l'Est*, Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Nancy, mémoire n° 38, 1970, 148 p.

Jacques LE BRUN, **Bossuet**, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « les Écrivains devant Dieu », 1970, 144 p.

M. Jacques Le Brun, grand spécialiste de Bossuet et professeur au Centre national de Télé-enseignement, à Paris, publie, presque du même souffle, deux études sur Bossuet.

La première est une recherche savante sur les manuscrits des opusculs spirituels de Bossuet qui circulaient à Nancy jusqu'à leur impression, en 1760. Les bibliothécaires trouveront profit à puiser de première main à cette

laborieuse et méritoire collation des manuscrits épars de Bossuet.

Attachons-nous ici à la seconde étude, qui constitue le numéro 27 de la collection bien connue des « Écrivains devant Dieu ».

L'A. nous livre un Bossuet traditionnel, tranquille possesseur de la vérité, mais divisé entre le monde et l'appel de la perfection. Dix-neuf chapitres, courts et denses, récapitulent la théologie de Bossuet, avec, à l'appui, de nombreuses citations. La bibliographie rappelle les thèses les plus récentes, comme celle de J. Truchet sur la prédication de Bossuet, de M<sup>lle</sup> Th. Goyet sur son humanisme et de L'A. lui-même sur sa spiritualité. Le petit livre se termine sur un florilège de textes peu connus et bien choisis.

M. Le Brun se défend de faire dans l'hagiographie ou l'apologie. Il ne cache ni les bassesses ni les complaisances de son héros. Mais on s'attendrait à plus de précisions sur la vie même de Bossuet, sa vie intérieure de tous les jours. La théologie de Bossuet est une chose, mais sa religion intime, son Dieu vécu, son ascèse ? On reste un peu sur sa faim.

L'expérience religieuse de Bossuet passe par le mot, par le langage, qui, aujourd'hui, aux non-initiés, peut paraître « ripoliné ». Cette note de L'A. éclaire la psychologie d'un Bossuet chez qui la parole est lyrisme profond, viscéral.

La théologie de Bossuet s'alimente avant tout dans l'Écriture et chez les Pères. On ne traite pas avec le Dieu des philosophes, de Descartes, de Platon ou de la scolastique. Orienté vers la *praxis* plus que vers la spéculation philosophique ou théo-

logique, « curieuse de demander des comptes à Dieu », Bossuet, à première vue, adore un Dieu assez olympien, distant, inaccessible, mais saint Paul l'emporte, avec saint Augustin et les Pères, et l'orateur prêchera un Dieu incarné qui se communique à l'homme.

L'A. montre bien la place de la Providence chez Bossuet, que suivront, en gros, Joseph de Maistre et Péguy, et son opposition à un Malebranche trop subtil sur ce point. Il souligne l'insistance de Bossuet sur la misère de l'homme, comme dans la tradition augustinienne. On attendrait ici un rapprochement avec Pascal dont Bossuet n'est pas si éloigné, surtout dans le rôle du Fils médiateur où Bossuet a écrit des pages si émouvantes.

L'éminente dignité des pauvres dans l'Église de Jésus-Christ qu'a prêchée avec tant d'éloquence le jeune prédicateur de 1659, voilà un des thèmes les plus généreux de Bossuet. Il ne le reprendra pas plus tard, lorsqu'il fera partie de l'« establishment »... Aucun projet de réforme sociale chez le précepteur du Dauphin. Fénelon sera plus audacieux. Le verbe ne se fait pas toujours action chez Bossuet. Les cieux racontent la gloire de Dieu, d'accord, mais la misère sous Louis le Grand, dans le royaume d'ici-bas, qu'en dit Bossuet ? Voilà un point que l'auteur néglige de rappeler, même s'il montre bien l'insuffisance de l'explication de l'apologète devant le problème du mal. Bossuet n'était ni économiste ni social-démocrate. Il était de son temps, hélas !

On suit ensuite le biographe dans les polémiques de Bossuet, dans les repentins, dans les luttes de la fin de sa vie où le grand évêque déçu croit découvrir « un

grand combat [qui] se prépare contre l'Église au nom de la philosophie cartésienne [...] Je vois un grand parti se former contre l'Église ; et il éclatera en son temps ».

Bossuet aujourd'hui ? Dépassé son gallicanisme, dépassée sa politique, dépassé son œcuménisme. « Ni un Père, ni un docteur de l'Église, ni un maître à penser, pas plus qu'il ne fut un saint ». Nous sommes d'accord avec M. Le Brun. Bossuet incarne le catholicisme français officiel de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, traditionnel et statique.

Il reste qu'on aurait peut-être rêvé, à côté d'une religion tirée des textes, des écrits, un Bossuet moins cérébral, un Bossuet en action, extrait de sa vie quotidienne. Dans quelle mesure, l'évêque de Meaux et l'arbitre de l'Église de France a-t-il concilié « l'usage délicieux et criminel du monde » ? Bossuet devant Dieu ? N'y a-t-il que la foi, le *credo* de Bossuet ? Où sont les deux autres vertus théologiques et leur cortège de menues vertus ?

Gérard DUMOUCHEL

*Université Laval*

□ □ □

Bernard BEUGNOT, *L'Entretien au XVII<sup>e</sup> siècle*, leçon inaugurale, Université de Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, 56 p.

Une leçon inaugurale imprimée est un genre littéraire délicat, auquel doivent s'attacher, à des doses précises, des qualités déterminées. Magistrale par définition, elle doit affirmer à la fois la minutie et l'ampleur de

l'information, la sûreté de la méthode, la nouveauté et la clarté des résultats, sans parler d'un propos assez général, ni du caractère épидictique que confère à cet exercice un auditoire étudiantin, ni enfin de l'action oratoire. Se distinguant de la conférence, de la communication savante, de l'article de revue, de l'exposé d'un programme d'étude, la leçon inaugurale connaît pourtant les exigences de ces formes voisines.

Ce disant, je pense à la fois définir les qualités générales de l'opuscule de M. Beugnot, et me joindre à l'auteur pour reconnaître avec lui l'intérêt d'une théorie formaliste renouvelée. Car sans doute n'est-ce pas seulement des productions littéraires du grand siècle qu'on peut, pour une grande part, rechercher le sens en observant la forme que l'auteur a choisi de donner à son œuvre, les frontières sur lesquelles cette forme se rencontre avec des formes voisines, les exigences qu'entraîne l'organisation générale ou particulière du texte, la marge de liberté que laissent à l'auteur ces exigences. Dès ses premières lignes M. Beugnot fait référence aux travaux de M. Jean Rousset : c'est un témoignage dont la valeur méthodologique doit être pleinement appréciée.

L'étude de M. Beugnot fait apparaître ses qualités de plusieurs points de vue. On y trouve tout d'abord une érudite promenade à travers le réseau compliqué et étonnamment divers des formes où se rangent les nombreux ouvrages dialogués dont il est ici fait mention. Une centaine d'écrivains nommés, beaucoup d'entre eux en passant : c'est une érudition impressionnante, et c'est